

TOMBEAU POUR PALERME

*Aux seuls véritables  
hommes et femmes d'honneur de Sicile.*

Tu sors de l'appareil, mon frère. Tu remets, malgré la chaleur du soir, la veste que tu avais ôtée dans l'avion. Ta femme te suit de près, puis viennent les hommes de ton escorte, aux costumes sombres et aux visages tendus.

Vous descendez la passerelle jusqu'au tarmac. L'air de Sicile, avec sa chaleur lourde, vous embrasse. Il a dû faire beau aujourd'hui. Cela se sent dans l'air. Une belle journée de mai qui a fait sourire les collines.

Les voitures attendent sur la piste d'atterrissage. Trois voitures de couleurs différentes. Tu montes avec ton épouse et ton garde du corps dans celle du milieu. Une dernière fois l'odeur de kérosène te parvient, avant que tu ne claques la portière.

Les trois véhicules démarrent en trombe en direction de Palerme. Tu n'as pas le temps de voir le mont Pellegrino qui te contemple avec hostilité.

Vous roulez vite. Comme d'habitude. Cela fait plus de dix ans que tu roules vite partout où tu vas, plus de dix ans que tu te déplaces en convoi

comme aujourd'hui, toute sirène dehors, plus de dix ans que les voitures que tu dépasses sur les autoroutes se poussent sur les voies de droite en tressaillant.

Tu laisses derrière toi l'aéroport de Punta Raisi sans te douter qu'un jour cet aéroport portera ton nom et le mien, parce que nous sommes jumeaux, mon frère. Aéroport Falcone et Borsellino. Jumeaux jusque dans la mort. Tu ne te doutes pas que ceux qui sont montés dans la voiture du milieu avec toi et ceux de la voiture de devant n'ont plus que quelques minutes à vivre.

Tu conduis. Tu te concentres pour ne pas laisser trop de distance entre toi et la voiture de devant. Si tu savais, bien sûr, tu ferais autrement. Tu t'arrêterais et marcherais sur le bas-côté de l'autoroute pour sentir la terre sous tes pieds. Tu regarderais la mer, fumerais une cigarette, tu embrasserais une dernière fois du regard les paysages de ce pays que tu aimes. A moins que tu ne prennes ta femme dans les bras pour lui demander pardon. Car elle va mourir, elle aussi – sur le coup. Mais peut-être ne pourrais-tu pas soutenir son regard, comme tu ne pourrais pas soutenir celui des hommes qui te protègent jour et nuit et qui vont bientôt laisser derrière eux des veuves et des enfants qui grandiront sans père et que les autres gamins, à l'école, regarderont avec une sorte d'admiration mêlée de crainte – comme si le malheur était contagieux.

Peut-être ne ferais-tu rien. Si on te disait que tu allais mourir, là, sur cette parcelle d'autoroute, qu'il ne te restait plus que quelques minutes à penser, à respirer, à être un homme qui a un peu chaud dans la voiture aux vitres fermées, peut-être déciderais-tu de ne rien faire. Ne pas arrêter la voiture, ne pas prendre ta femme dans les bras, ne rien contempler

du pays qui t'entoure, juste continuer à appuyer du pied droit sur l'accélérateur, rouler à toute vitesse, et entrer dans la mort ainsi, à cent soixante kilomètres-heure, sans trembler, sans hésiter, comme un tableau qui charge. Au fond, c'est ce qui te ressemble le plus.

Tu vois, au-dessus de l'autoroute, la pancarte qui annonce la sortie de "Capaci". C'est un endroit où tu n'es peut-être jamais allé. Tu ne sais pas que ce nom sera désormais celui de ta mort. Tu ne sais pas que, bientôt, les caméras de télévision filmeront jusqu'à plus soif cet écriteau – pour donner un nom à l'horreur. "La tragédie de Capaci." C'est ainsi que ta mort fera le tour du monde. Il n'y aura rien à filmer, que des gravats et des carcasses de voitures calcinées. Il n'y aura rien à filmer que des hommes en uniforme qui feront signe de ne pas filmer et des ambulances à l'arrêt qui resteront silencieuses comme des cercueils.

Etrangement, un souvenir d'enfance a pris possession de ton esprit. Tu repenses aux dimanches midi passés à Sferracavallo, à ces instants suspendus où les adultes desserraient leur ceinture après avoir moucheté d'huile les nappes en papier, où les poissons gisaient dans les assiettes comme des ennemis vaincus – signes que les enfants pouvaient enfin sortir de table pour aller courir sur la grève.

Tu es dur, mon frère. Un homme coriace. Une tonne de tolite ne viendra pas à bout de toi. Pas sur le coup.

A 17 h 59, l'explosion fait trembler le mont Pellegrino. Tout saute à votre passage. La charge, placée sous l'asphalte, vous déchire sans pitié. A 17 h 59, à Capaci, vous venez d'être assassinés. Pendant quelques minutes, il n'y aura plus qu'un grand silence stupéfiant, puis les téléphones commenceront à sonner, la nouvelle se propagera, les ambulances hurleront.

Tu es un homme coriace. Tu ne meurs pas sur le moment. Tu mettras deux heures à céder. Deux heures à te battre encore dans l'ambulance, ou deux heures, plus probablement, à agoniser.

Le mont Pellegrino, lui, a à peine sursauté. Des hommes meurent à ses pieds, et s'affolent, et pleurent, des hommes qui ne durent jamais très longtemps. Seule reste la terre de Sicile et la moiteur éternelle de l'air. Le reste, tout le reste se dissipe dans le vent chaud du soir.

Je fume une cigarette en pensant à toi, mon frère. Je suis via Volturmo derrière le palais de justice. Je n'ai pas le droit de faire cela, comme je n'ai pas le droit de me promener seul, de faire le marché, d'aller chercher mes enfants à l'école. Je ne sais pas encore qu'il ne me reste que deux mois à vivre. Mais depuis qu'ils t'ont tué, à Capaci, je sais comment je vais mourir. Nous sommes jumeaux. Nous l'avons été dans la vie, menant des existences parallèles de solitude et de peur, nous le serons dans la mort. Les mêmes coups viendront à bout de nous. La même odeur de brûlé nous enveloppera au moment de disparaître. Je serai déchiqueté, moi aussi. Je ne sais pas qui m'accompagnera ce jour-là, qui j'emmènerai dans la mort avec moi – des passants, ma femme, mes gardes du corps –, je ne sais pas et je tremble souvent à cette idée mais ce dont je suis sûr, c'est qu'ils me tueront comme toi, à l'explosif, pour signer leur crime et proclamer leur victoire.

Le jour de tes obsèques, je n'ai pas pleuré. J'ai serré les mâchoires. J'étais obsédé par l'idée que les assassins, sûrement, regarderaient les images de la cérémonie à la télévision et je ne voulais pas leur offrir ce spectacle. Il ne faut pas pleurer,

pas devant eux. Plus tard, oui, chez moi, autour de la table de la cuisine, avec la famille et les hommes de la cellule que j'avais invités, là oui, j'ai beaucoup pleuré, et tu le sais.

Je pense à ma mort prochaine. Je sais que le jour de mon assassinat est proche. Je voudrais mourir seul, sans escorte, sans famille, n'emmener que moi dans l'air suffocant de l'explosion. C'est pour cela que je m'éloigne de tous ceux qui m'aiment. Toi aussi, tu connaissais cela : la tentation de n'être plus rien pour personne. Etre dur – toujours plus dur – pour qu'ils n'aient plus aucune prise sur nous. Mais peut-on être ainsi ?... Et si l'on y parvient, est-ce que ce n'est pas une défaite ?...

J'écrase ma cigarette et je fais quelques pas. Je descends la via Porta Carini. Je m'approche du marché. Je ne vais nulle part. Je veux juste marcher et mesurer ma peur. J'avance. Il fait chaud. Le bruit des échoppes se rapproche. Je repense à tes obsèques, à la foule immense pressée devant la cathédrale de Palerme, à l'Italie entière qui pleurerait de rage, les poings serrés devant le poste de télévision. Y aura-t-il autant de monde aux miennes ? Qui videra ma fille à marcher derrière le cercueil ? Qui s'occupera de savoir si ma femme a besoin d'argent ou de quoi que ce soit d'autre ?



J'avais d'abord refusé l'invitation. C'était quelques jours après ta mort et je ne voulais plus sortir, juste me concentrer sur mes dossiers, sans perdre de temps, pour faire tomber ceux qui t'avaient tué. Travailler jour et nuit pour les trouver, les juger, leur faire payer. J'avais d'abord décliné, arguant du manque de temps, de la masse de travail et puis, au fil des jours, ce refus ne me laissait pas en paix. Alors un matin, j'ai téléphoné à l'université pour dire que, s'ils acceptaient, je pouvais venir le jour même.

Lorsque je suis entré dans l'amphithéâtre, tu sais ce qui m'a frappé ? La jeunesse des étudiants. J'ai souri imperceptiblement. C'est bien, me suis-je dit. C'est cela que je viens chercher. Le directeur de l'université avait cru bon de préparer un discours. Il s'est lancé dans une présentation interminable et rebutante. Je n'écoutais pas. Je pensais à toi, mon frère. J'observais les visages face à moi. Y en avait-il un parmi ces jeunes gens que cette conférence allait bouleverser ? Y en avait-il un qui déciderait, à la suite de cet après-midi, de venir rejoindre nos rangs ? Lequel ? Le petit brun aux cheveux courts qui faisait tourner son stylo entre ses doigts ? Ou la jeune fille au sourire sérieux ? Y en avait-il un ?

Est-ce que c'était pour cela que j'étais venu ? Recruter du sang neuf ? La voix du directeur me rattrapa d'un coup. *Pietro Scaglione... Ninni Cassarà...* Ce sont des noms que je connais. Il les égrenait avec une voix sourde. *Emanuele Basile*. Oui. Je les connais. Tous morts. Le recteur avait entrepris de se lancer dans une vaste rétrospective historique de la lutte contre *la bête*. Tous morts. Tous tombés sous les coups de *la bête*. Il continuait sans se rendre compte de ce qu'il faisait : il croyait glorifier ces hommes mais ce que l'auditoire entendait, c'était que le combat était vain, que *la bête* finissait toujours par vaincre. *Carlo Alberto Dalla Chiesa*. *Cesare Terranova*, assassiné en 1979 avec son garde du corps. *Rocco Chinnici*, mort dans l'explosion d'une voiture piégée devant sa maison avec les deux hommes de son escorte, en 1983. Tu te souviens d'eux, mon frère ? Nous les avons connus. Nous avons travaillé pour eux, avec eux. *Pio La Torre*. Et puis, il a ajouté ton nom. *Giovanni Falcone*. J'aurais aimé qu'il ajoute le nom de ceux qui t'accompagnaient. *Francesca Morvillo*. *Vito Schifani*. *Rocco Di Cillo* et *Antonio Montinaro*. Tu aurais aimé qu'ils soient cités eux aussi. Il y a eu un silence un peu long. Je me suis imaginé qu'il allait ajouter le mien pour clore la liste mais il ne l'a pas fait. Ce n'était pas la peine. Tout le monde, dans l'amphithéâtre, avait compris. Tout le monde pensait à cela : que je serais le prochain.

J'ai failli sortir. Sans rien dire. Juste sortir. Mais j'ai serré le poing. Je me suis raidi. Le directeur m'a invité, d'un petit geste qui se voulait amical, à m'approcher du pupitre. Alors je me suis levé, hésitant. Une seconde, j'ai été tenté de commencer en lançant que les "meilleurs meurent et que les

autres font des conférences”, mais je ne l’ai pas fait. Je n’avais pas envie de faire rire, ni de mentir, ni de parler des jours meilleurs qui viendront bientôt, de cette Sicile à laquelle nous rêvons... Cela fait longtemps que je ne rêve plus à la Sicile. J’ai eu envie d’être dur, mon frère. Je sais que tu aurais compris, toi. *Giuseppe Impastato. Placido Rizzotto.* Je me suis approché. La liste des noms tournait encore dans ma tête. J’ai commencé à parler, lentement d’abord, puis avec de plus en plus d’assurance. La fatigue a disparu. J’ai parlé du temps qu’il fallait pour former un bon juge. Des années. Des dizaines d’années, d’études d’abord, puis de pratique. Puis j’ai parlé du temps qu’il fallait pour le tuer : une seconde à peine. Il ne faut que la volonté, l’occasion et une arme. Souvent pour que ces trois choses soient réunies, il faut de l’argent. J’ai parlé alors de l’argent et ce fut pour dire à quel point les hommes de *la bête* en ont plus, infiniment plus que les services administratifs chargés de les combattre. La balance est toujours déséquilibrée, que ce soit pour le temps ou pour l’argent. C’est ainsi. Il faut le savoir. L’assistance est restée muette. J’ai regardé tous ces jeunes gens, calmement, et j’ai repris la parole. Ma voix, à cet instant, était ferme et convaincante. Je le sentais. “Il faut être nombreux.” C’est ce que je leur ai dit. “Il faut être nombreux parce que les hommes de la bête seront toujours plus riches et plus rapides que nous.”

Plus tard, lorsque j’ai descendu les marches de l’estrade en direction de la porte de sortie, l’ensemble de l’amphithéâtre s’est levé. Cela m’a troublé. Je me suis immobilisé. Tu sais à quoi j’ai pensé ? Oui, tu le sais, mon frère : à l’image exacte de mes funérailles. Ils se sont levés comme on enlève son

chapeau au passage d'un corbillard. Un homme leur a parlé pendant une heure puis est retourné à sa vie de vitre blindée en attendant le jour où la balle qu'on lui réserve lui fera exploser le crâne. Ils se sont levés pour le saluer avant qu'il ne retourne au néant.

Une vespa vient de me dépasser. Je l'ai entendue venir, dans mon dos. Elle s'est approchée, puis a klaxonné – probablement pour que je remonte sur le trottoir, chose que je n'ai pas faite. Elle s'éloigne maintenant. Elle est passée devant moi. Une jeune femme la conduit qui disparaît sans montrer son visage. Je n'ai pas eu peur. A l'instant où la vespa m'a dépassé, je n'ai pas tremblé. C'est la première fois depuis plus de dix ans. Durant toutes ces années, c'est ce qui m'a le plus hanté : une moto qui passe, deux hommes en casque, le passager qui descend, rattrape la cible, lui loge deux balles dans la nuque puis remonte et la moto qui disparaît dans les ruelles de la ville. Tant des nôtres sont morts ainsi. Cela fait dix ans que j'ai peur des motos. Cette fois, non. Ce n'est pas parce que la conductrice a klaxonné, certains tueurs le font. Ils veulent que la victime se retourne, qu'elle soit face au canon à l'instant de mourir. Ce n'est pas une coquetterie d'assassin, c'est une requête du commanditaire. Parfois les vespas klaxonnent ou les tueurs, dans la rue, demandent du feu avant de tirer. Pour que la victime ait le temps d'avoir peur. Là, je n'ai pas eu peur. J'allume une nouvelle cigarette. Peut-être est-ce parce que je sais maintenant qu'ils me tueront comme ils t'ont tué, à la voiture piégée. Plus rien ne sert de trembler à chaque passant qui me frôle,

de scruter chaque visage dans la foule. Je serai disloqué par une bombe. Est-il possible qu'il y ait dans cette certitude une forme d'apaisement ? Est-il possible qu'en éloignant de moi toutes les autres peurs, cette certitude me fasse revivre pour le temps qu'il me reste ?

Je pousse encore plus loin. J'avais prévu de ne faire que quelques pas, mais maintenant, je n'ai pas envie de faire demi-tour, pas envie de rentrer au palais de justice et d'affronter les hurlements de mon garde du corps. Est-ce que j'apprivoise, doucement, l'idée de la mort ? Je vais mourir et l'Italie pleurera à nouveau. Un autre que moi reprendra mes dossiers. Lui seul saura véritablement qui j'ai été, quelle succession ininterrompue d'angoisses fut ma vie. Lui seul que je ne connais pas, saura que j'ai eu peur à chaque minute de mes journées mais que j'ai combattu cette peur. Nous nous haïssons plus que de nature. Nous essayons de garder le regard droit et nous maudissons nos jambes qui flanchent parfois. Nous nous haïssons plus que de nature pour nous condamner à cette vie blindée qui ne ressemble à rien.

Des hommes travaillent à me tuer. Comme c'est étrange de penser à cela. J'essaie de les imaginer. Ils se réunissent, réfléchissent à la meilleure façon d'opérer. Ils s'affairent, dépensent de l'argent – probablement beaucoup d'argent. Ils suent, échouent, recommencent. Ma mort est leur obsession. Toute leur activité pour parvenir à cette seule fin. Combien sont-ils à y travailler ? Ont-ils déjà fixé la date et le lieu ? Un homme, quelque part, négocie le prix du plastic qui me déchiquettera. Un autre, ailleurs, dévisse

la plaque d'immatriculation de la voiture qu'ils bourreront d'explosifs. Des hommes travaillent à ma mort. Les mêmes, peut-être, que ceux qui ont travaillé à la tienne, mon frère. Je peux encore leur échapper. Il n'y a qu'une seule façon de le faire : continuer à marcher, ne pas rebrousser chemin, ne plus jamais revenir au palais de justice. Marcher ainsi, dans les rues de Palerme jusque chez moi. Qui oserait me le reprocher ? Qui oserait me traiter de lâche ? Je peux encore tout quitter. C'est facile. Il suffit de marcher, de s'éloigner du bureau où s'entassent mes dossiers. Pourquoi est-ce que je ne le fais pas ? Pourquoi est-ce que je ne me laisse pas la possibilité de voir grandir mes enfants ? Qui me demande de faire ce que je fais ? Je me penche en moi-même pour sonder cette folie qui me fait continuer, mais je ne trouve rien que je puisse comprendre.

“Nous sommes plus siciliens qu’eux.” C’est ce que tu disais, mon frère. J’entends encore ta voix. “Nous sommes durs et tenaces. Nous n’avons pas peur de la mort car nous sommes déjà morts. Notre mépris pour la mort, c’est notre courage.” J’ai aimé ces mots que tu prononçais avec calme et obstination. Ils me rendaient forts. Mais aujourd’hui, je suis seul. Et je me demande simplement si nous ne sommes pas fous. Peut-être, au fond, sommes-nous des hommes qui ne savons que faire d’une vie, qui ne savons que faire d’une femme et d’une famille... Des hommes qui s’ennuient sans peur et se méprisent s’ils n’ont pas devant eux des combats perdus à mener.

Je marche encore. A chaque pas que je fais, je m’éloigne du palais de justice et de ma mort. A cet instant, mes bourreaux ne peuvent rien contre moi. Je marche. Je ne suis plus personne. Si je disparaissais dans cette foule, ils m’oublieraient et je vivrais.

Je me suis réveillé ce matin avec l’envie pressante d’aller chez Toto Pizzo, via dell’Indipendenza. Tu te souviens, mon frère ? Nous y allions souvent ensemble. Puis lorsque tu étais de plus en plus



souvent à Rome, j'ai continué à y aller seul. Comme cela me manque... Ces instants-là. Presque rien. Une tranche d'espadon frottée de tomates. Un café bien serré. Le regard de Toto Pizzo, prévenant et discret. Quelques minutes volées au poids des choses qui suffisaient à rendre une journée plus légère...

J'ai dû renoncer à aller chez Toto Pizzo. C'était trop risqué. Ou alors il fallait prévenir à l'avance et faire vider la salle. Nous mangions avec tristesse, dans un restaurant sans bruit, entourés de quatre gardes du corps qui semblaient veiller sur mes couverts. Alors j'ai préféré ne plus y aller. Je me souviens encore d'une des dernières fois où j'avais pu m'y rendre. C'était il y a deux ans, au moins. Toto était venu prendre la commande et m'avait dit avec son bon sourire :

*"Dottore, on ne vous voit plus... Vous n'iriez pas chez un concurrent par hasard ?..."*

Nous avons ri. Puis j'avais dû promettre que je reviendrais. Un jour. Je me souviens, j'avais ajouté : *"Quand tout cela sera fini."*

Quand est-ce que tout sera fini ? Pourquoi me suis-je levé ce matin avec l'envie de retourner là-bas ? Est-ce le signe que tout s'achève justement ? Et si je marchais jusque là-bas aujourd'hui ? Est-ce qu'ils me tueraient avant que j'aie pu m'asseoir en terrasse et manger une belle tranche d'espadon ? Pourquoi est-ce que je ne le fais pas ? Pourquoi est-ce que je me prive de tout ce qui fait une vie ?

*"Quand tout sera fini." Ce jour n'arrivera jamais. La Sicile a toujours le même visage, le même silence au bout des lèvres. Nous mourrons les uns après*

les autres, dans des flaques de sang qui sont la honte de ce pays. Je pourrais aller jusque là-bas, pousser la porte du restaurant et dire à Toto Pizzo : “Voilà, j’ai arrêté...” Alors oui, tout serait fini mais qui sait ce que je lirai dans les yeux de Toto Pizzo et qui sait quel goût aurait l’espadon, lorsque je serai assis seul sur ma chaise avec la tête penchée et l’œil inquiet de ceux qui ont capitulé.

J'arrive maintenant derrière la cathédrale. Je dépasse un hangar dans lequel sont entreposées les charrettes de Noël. Il y en a de toutes les tailles, peintes en rouge et blanc. Combien de processions ai-je vues ici, à Palerme ? Assis sur les épaules de mon père d'abord, puis tenant ma fille par la main pour que nous ne soyons pas séparés par la foule ? Combien en verrai-je encore ? J'écrase une nouvelle cigarette. Je longe les murs pour rester à l'ombre. La place de la cathédrale est pleine mais personne ne fait attention à moi. Je sens la fatigue dans mes jambes et cela me fait sourire. Depuis combien de temps n'ai-je pas marché ainsi, au point d'en être fatigué ?

Tandis que je traverse la place, une idée tourne autour de moi comme une mouche épaisse qu'aucun geste ne parvient à chasser. Tout le monde est trahi et je le serai aussi. Nous ne savons pas encore qui t'a trahi, Giovanni, mais il ne fait pas de doute que tu l'as été. Sinon, comment auraient-ils su que tu avais atterri à Punta Raisi ? Il y a toujours quelque part un homme qui téléphone à quelqu'un. Une voix secrète et honteuse qui donne une information. Puis tout se met en branle. La mort est lâchée. C'est toujours un proche. Et c'est toujours pour de l'argent

ou pour se sortir d'une situation délicate. Ils savent flairer cela : les hommes sur qui ils vont pouvoir faire pression, ceux qui offrent une prise parce qu'ils ont peur, parce qu'ils sont faibles. Qui me trahira ? Est-il possible que ce soit un des hommes avec lesquels je travaille depuis plus de dix ans ? Un de ceux qui étaient à tes obsèques et qui est venu chez moi, plus tard, pour pleurer avec sincérité autour de la table de la cuisine ? Oui. Ce sera forcément un de ceux-là. Quelle somme va-t-il toucher ? Il me semble maintenant que les mouches sont dix, vingt, et qu'elles tournent avec rage autour de moi. Je ne dois pas céder à ces questions sans quoi je deviendrai laid avant de mourir. Que le traître trahisse et qu'il s'étouffe dans sa propre honte pour le restant de ses jours.

Je marche. En traversant la via Vittorio Emanuele et en pénétrant dans le vicolo dello Zingaro, il me semble avoir semé les mouches. Elles doivent être encore là-bas, derrière moi, tournant avec lourdeur dans l'air poisseux du jour. J'arrive maintenant dans les ruelles du marché Ballarò. C'est un fouillis de tentes, de bruits et d'échoppes. On y vend de tout. Des légumes, du poisson, des tripes, des chaussures, des disques et des épices. La foule est dense. Je regarde les visages qui m'entourent. La Sicile est là, qui se presse à petits pas contre moi : les vieilles du quartier, les hommes accoudés aux murs, les marchands avec leur trogne cabossée qui s'époumonent pour vanter leur marchandise. Il y a dans la chaleur qui m'entoure un vent d'Afrique. Palerme est là, dans ses vieux marchés qui survivent à tout. Les gamins, ici, ont, dès leur jeunesse, des airs de complotiers. Je les connais. J'ai traqué leurs pères, leurs oncles, leurs grands frères, toute ma vie. Ce sont

eux les tueurs de demain. Est-ce que Palerme est à eux ou à moi ? Qui est le plus chez lui en Sicile ? Je les regarde : ils ont onze ans, douze peut-être et s'occupent déjà de surveiller un parking ou de tenir une échoppe. Ils apprennent les gestes du crime. Ils se font les dents sur de petits vols et éprouvent le bonheur de l'impunité. Ces rues leur appartiennent, c'est ce qu'on leur a dit. Leurs tuteurs veulent qu'ils se sentent maîtres chez eux et qu'ils apprennent à tout contrôler. Combien d'heures ai-je passées à interroger leurs pères, leurs oncles, leurs frères. "Sanglier blessé terrasse une armée", m'avait dit un d'entre eux tandis que je l'interrogeais avant un procès. Je me souviens encore du sourire provocant avec lequel il avait dit cela. C'était une façon de me menacer : il avait beau être emprisonné, il voulait me signifier qu'il n'avait jamais été aussi dangereux.

J'y crois encore. Je regarde les gamins qui me laissent passer en me scrutant de la tête aux pieds et je me rends compte que j'y crois encore. J'ai envie de me battre. Continuer. Rendre les coups que l'on m'a portés. Sanglier blessé terrasse une armée. C'est moi aujourd'hui le sanglier. Cela me démange, là, dans les gencives : l'envie de mordre. Je les ferai tomber un à un. Ces hommes ventrus qui vivent dans l'impunité. Je vais mettre la peur de leur côté. Je serai têtu et brutal. J'ai encore envie de me battre. Palerme est à moi autant qu'à eux.

Je m'arrête. Je suis arrivé sur le parvis de l'église Ballard. Cela fait plus d'une heure que je marche. Je ne vais pas continuer à m'éloigner du palais de justice. Je n'irai pas à pied jusque chez moi. Je n'annoncerai pas à ma femme, l'air à la fois coupable et soulagé, que j'ai tout abandonné. Ce n'est pas possible. C'est ma vie. Je ne quitte pas ma vie. Les bruits autour de moi me font sentir la ville. Palerme que j'aime et que je combats. Palerme qui m'a fait et me tuera. Ils veulent nous faire croire que Palerme est à eux parce qu'ils l'ont achetée par la force de l'argent, par la peur et la corruption. Ils veulent nous faire croire que toute la Sicile est une pute et qu'ils seront toujours plus forts que nous parce qu'ils ont plus d'argent que nous. Nous, en face, dans nos bureaux, nous nous accrochons à des notions qui nous sont chères, comme des hommes qui s'accrochent à leur canne sous le vent et nous répétons inlassablement des mots qui sont trop grands pour ce pays mais qui nous donnent du courage : "Etat"... "Justice"...

La vérité, c'est que Palerme n'est à personne. Les pierres des hauts palais nous regardent nous agiter avec l'immobilité du temps. La ville grouille tout autour de moi. Je la sens. Les voitures roulent vite

sur la via Roma et la via Maquenta. Le port bruit de mille activités. Les poissons se vendent et les cuisines s'emplissent d'une épaisse odeur de friture. Palerme vit. Comme il est bon de la sentir. Elle est là, ignorante des hommes qui se tuent. Je regarde autour de moi. Je suis bien. Il est temps de revenir sur mes pas. Le palais de justice m'attend, là-bas. Je ne fuirai pas. Je rebrousse chemin. Chaque pas que je fais maintenant me rapproche de ma vie. C'est ainsi. Il n'y a pas de regret à avoir. Je mourrai dans cette ville. J'aurai peur à nouveau, pour moi, pour ceux qui m'entourent. Je travaillerai avec rage. Je passerai des nuits entières dans mon bureau, entouré de gardes du corps patients qui veilleront sur moi comme des nurses. Je tremblerai. J'avancerai dans mes dossiers, trop lentement à mon goût mais tout de même, avec la satisfaction de faire ce que je dois. Il n'y a pas de regret à avoir. Tu n'en as pas eu, toi.

Je ne sais pas, à cet instant, qu'il ne me reste que quelques jours à vivre. Je ne sais pas que je ne vais te survivre que de deux mois. Je ne sais pas que cette heure de marche sera la dernière que je connaîtrai et que j'y penserai souvent dans les jours à venir comme un précieux moment de liberté. Je m'en souviendrai, oui, parce que durant quelques instants, j'ai pensé, j'ai marché, j'ai été à nouveau un homme seul et libre, avec ses souvenirs. La marche de Ballarò est la dernière de ma vie. Désormais tout sera travail et préoccupation. La peur m'attend et s'apprête à m'avalier à nouveau. Je finirai mes jours avec les sourcils froncés, incapable de sourire en journée et de dormir la nuit. Mais cette marche à Ballarò m'aura du moins été offerte et j'aurai eu le temps de me dire adieu. J'ai pris une dernière fois possession de moi-même. Je me suis

contemplé tout entier puis j'ai fermé les yeux et je suis reparti au combat. La marche à Ballarò pour penser une dernière fois à toi, mon frère. Mais tout s'achève et je dois revenir. Je rebrousse chemin. Je presse le pas. Je retourne à ma vie. Il n'y a pas de regret à avoir. J'ai hâte de me battre.



Aujourd'hui, mon frère, je me lève et ne me coucherai pas. Je me rase avec calme. Je réponds au téléphone. De bonnes nouvelles : je vais enfin pouvoir entendre des repentis concernant ton assassinat.

Ma mère se lève, aussi, dans son appartement de la via d'Amelio, heureuse parce qu'elle sait qu'elle verra son fils aujourd'hui. Mes visites sont devenues rares. J'ai promis de passer et de l'emmener chez le médecin. La vieille dame se coiffe avec attention.

Après le déjeuner, je monte dans ma voiture blindée, entouré des cinq hommes de mon escorte, Agostino, Walter, Emanuela, Vincenzo et Claudio. La via d'Amelio nous attend, avec sa charge de to-lite. Avec ses trottoirs souillés de morceaux de chair. Avec les restes épars et méconnaissables de nos six corps mêlés. La via d'Amelio m'attend avec la bouche grande ouverte de ma mère d'où aucun son ne sort parce qu'elle ne parvient toujours pas à comprendre ce qui vient de se passer en bas de chez elle. L'explosion a soufflé les vitres de tous les appartements alentour. Son fils qu'elle vient de voir, son fils qu'elle a embrassé, a volé en morceaux,

maculant de sa vie les murs de l'immeuble. La via d'Amelio m'attend avec son ballet d'ambulances qui font sonner dans l'air chaud ces quatre notes toujours répétées, entêtantes comme la musique du malheur. Les véhicules de télévision peineront à s'approcher et les images seront toujours les mêmes : des visages déconfités de policiers dans un embouteillage de véhicules.

Nous roulons vite. Comme tu l'avais fait avant moi, Giovanni. Mon frère. En ce jour, je n'ai pas le temps de penser à toi. Mais peu importe. Nous sommes si proches, à jamais. Les voitures se poussent à notre passage. Il me semble parfois avoir passé ma vie à toute allure dans une voiture blindée à essayer de mettre chaque jour en mon cœur autant de courage qu'il y avait de peur.

Je pourrais presque sourire si je savais que j'allais mourir sans ma femme et mes enfants. Je pourrais presque sourire mais je vais emporter avec moi mon escorte. Ces hommes qui ont veillé sur moi nuit et jour vont plonger dans la mort à ma suite et cette pensée me déchire l'âme.

C'est une journée chaude à Palerme. La ville somnole. Elle ne tardera pas à se réveiller d'une énorme détonation. Une tonne de tolite va embraser l'air et calciner six vies. Il ne restera rien de nous, rien à mettre dans nos tombes – et ce sera douleur plus grande encore pour ceux qui porteront les cercueils de sentir leur horrible légèreté.

Je monte chez ma mère. Je lui rends visite. Elle me demande comment je vais, elle s'inquiète. J'essaie de la rassurer. Je lui dis et lui répète que je suis très bien protégé, l'homme le mieux protégé de Sicile...

Si je mourais chez elle, on pourrait dire que la boucle est bouclée : une vie de la mère à la mère. Mais ce n'est pas ce qui va se passer. C'est au milieu des miens que je vais mourir.

Ma visite s'achève. En bas, devant l'immeuble, les hommes de mon escorte viennent d'être prévenus par talkie-walkie que la visite familiale est terminée. Un garde du corps descend l'escalier avec moi. Les autres sortent des voitures, ouvrent les portières. Les moteurs sont allumés. Les hommes sont tous là, à attendre, à l'endroit même où, quelques mois plus tard, nos familles réunies poseront une stèle, simple et modeste, avec juste nos prénoms à tous gravés dans la pierre.

J'apparais dans l'embrasure de la porte de l'immeuble. L'air de la ville est chaud. J'allume une cigarette et je me dirige vers la portière ouverte. Elle ne se refermera jamais. La via d'Amelio explose tout entière, réveillant sur des centaines de mètres alentour les sirènes des voitures.

Nous mourons tous. En une seconde. Sans avoir eu le temps de nous regarder les uns les autres. Nous partageons ce que nous avons tant redouté : la mort en lambeaux.

Le silence, après l'explosion, est étrange comme une éclaircie après l'averse. Puis monte le cri puissant de ma mère qui vient de comprendre que son fils est mort d'être venu la voir, que des hommes sont morts de l'avoir accompagné, que la Sicile meurt de laisser pareils hommes disparaître. Le cri de ma vieille mère qui maudit Palerme et ceux qui y règnent. La via d'Amelio est déchirée. Le ciel, pendant quelques fractions de seconde, est devenu plus chaud de dixièmes de degré Celsius. Tout s'achève, mon frère. Il ne reste rien ici, de toi, de moi, rien qu'un goût lointain de lutte, et le souvenir de nos vies sac-cagées.

*2006-2010*

*(Peschici-Paris)*